Barré, Pierre Yves
Le mariage de Scarron

Barré, Radet, Desfontaines

Le mariage de Scarron

1797.

LE MARIAGE DE SCARRON,

COMÉDIE

En un acte et en prose, mêlée de vaudevilles ;

Par P. Y. Barré, J. B. Radet et F. G. Desfontaines.

Représentée pour la première fois au théâtre du Vaudeville, le 19 floréal, an 5, (8 mai 1797, v. st.)

Prix, 24 s.

A PARIS,

Chez
- Migneret, Imprimeur, rue Jacob, N.° 1186 ;
- Le Libraire du théâtre du Vaudeville ;
- Desenne, Libraire, palais Égalité ;
- Huet, Libraire, rue Vivienne ;
- Brunet, Libraire, rue du Coq ;
- Vente, Libraire, boulevard des Italiens.

An 6. — 1797.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
SCARRON,	C.ns	CARPENTIER.
LE MARQUIS DE VILLARCEAUX,		JULIEN.
MÉNAGE,		DUCHAUME.
GIRAULT, valet-de-chambre de Ménage,		HYPOLITE.
MAUGIN, valet de Scarron,		CHAPELLE.
UN NOTAIRE,		FICHET.
M.lle D'AUBIGNÉ,	C.nes	SARA.
NINON DE L'ENCLOS,		BLOSSEVILLE.
BABET, jeune fille,		FLEURY.

La Scène est à Paris, au Marais, chez Scarron.

LE MARIAGE DE SCARRON, COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAUGIN *seul; il jette les yeux sur une pendule.*

Ah ! ah !... déja neuf heures !... Monsieur l'Abbé ne tardera peut-être pas à sortir du lit, c'est-à-dire, à vouloir que je l'en sorte ; car, sans moi, il y resteroit long-temps ; mais il attend mademoiselle d'Aubigné ; il sera matinal. Préparons-lui toutes ses petites affaires... sa table... (*Il la place sur le devant de la scène.*) ses livres.... (*Il les arrange.*) ses lettres... la dernière épreuve de Jodelet... Jodelet ! c'est ça une belle comédie ! comme tout le monde y court ! que d'argent elle rapporte aux comédiens ! Aussi, ces messieurs

sont-ils venus en députation prier monsieur Scarron de leur en faire une autre, toute pareille.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

La députation étoit bien honorable,
Et jamais écrivain n'en aura de semblable,
D'autant qu'en tous les cas, c'est toujours aux auteurs
D'aller rendre visite à messieurs les acteurs.

Mais il faut passer cette petite inconséquence à ces messieurs ; s'ils ont bien voulu se transporter chez mon maître, c'est qu'ils avoient besoin de lui, et qu'ils ne pouvoient pas le faire venir chez eux, attendu qu'il ne marche pas... Eh ! puis, quand un homme d'église, un chanoine, fils d'un conseiller au parlement, fait tant que d'être auteur, on sent bien que ce n'est pas un auteur comme un autre. (*Voyant que tout est arrangé.*) Voilà ce que c'est...Quand je l'aurai roulé là, il aura tout sous sa main...Voyons maintenant si je n'ai rien oublié de ses commissions..... Relisons sa petite note. (*Il met ses lunettes et lit sur un papier.*) Les vers à mademoiselle d'Hautefort... je les ai remis, et le pâté qu'elle m'a donné est à l'office... Un exemplaire du Virgile travesti à monsieur le surintendant... il l'a, et c'est un ouvrage bien placé : monsieur Fouquet est reconnoissant, il sait ce que vaut une dédicace. Chez le commandeur de Souvré... j'y ai été, et j'en ai rapporté un panier de vin muscat.... Passer chez mademoiselle

Ninon de l'Enclos... j'en viens, et nous la verrons ce matin... Savoir des nouvelles de messieurs Segrais, Pelisson, Voiture, Sarrazin, *et cœtera*... tout cela est fait. Monsieur l'Abbé peut sonner quand il voudra. (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE II.

MAUGIN, M. DE VILLARCEAUX.

MAUGIN.

Eh ! c'est monsieur de Villarceaux !

M. DE VILLARCEAUX.

Lui-même, mon cher Maugin.

MAUGIN.

Si matin ici !

M. DE VILLARCEAUX.

Tu vas savoir pourquoi.

MAUGIN.

Je sors de chez quelqu'un de votre connoissance, et j'ai été bien surpris de ne pas vous y trouver, vous qu'on y trouve toujours.

M. DE VILLARCEAUX.

Écoute-moi.

MAUGIN.

Vous faites bien d'aller là ; mademoiselle Ninon est une dame bien aimable.

M. DE VILLARCEAUX.

Sans doute ; mais....

MAUGIN.

Aussi, tout le monde l'aime, et, comme dit la chanson de ce monsieur qu'elle aimoit avant vous....

M. DE VILLARCEAUX.

De grace !...

MAUGIN.

Elle est bonne cette chanson-là.

M. DE VILLARCEAUX.

Mais enfin....

MAUGIN (*préludant.*)

Tra, la, la, la, la, la... Je la sais par cœur.

M. DE VILLARCEAUX.

Je le crois ; mais....

MAUGIN.

Air : *Eh ! zon, zon, zon.*

En attraits, en beauté
Célimène est parfaite ;
On en est enchanté,
Et pourtant on répète :
Eh ! non, non, non,
Ce n'est pas là Ninette ;
Eh ! non, non, non,
Ce n'est pas là Ninon.

M. DE VILLARCEAUX.

Laisse-là ta chanson.

MAUGIN.

Pour l'esprit, le bon goût,
On vante Juliette;
On la cherche par-tout,
Et pourtant on répète :
Eh ! non, non, non, etc.

M. DE VILLARCEAUX.

Il ne me fera pas grâce d'un couplet.

MAUGIN.

D'Aurore on suit les pas :
Elle est tendre et coquette;
On cède à ses appas,
Et pourtant on répète :
Eh ! non, non, non, etc.

M. DE VILLARCEAUX.

Qu'il m'impatiente !

MAUGIN.

Comme tout le monde a chanté cela !

M. DE VILLARCEAUX.

As-tu fini ?

MAUGIN.

Oui, monsieur; mais vous avez le temps : monsieur l'Abbé n'est pas levé.

M. DE VILLARCEAUX.

Ce n'est pas à Scarron que j'ai affaire; c'est à toi.

MAUGIN.

A moi, monsieur de Villarceaux !... ah !

si j'avois pu le prévoir, je n'aurois pas chanté la chanson ; au reste, je n'en suis pas fâché : vous êtes toujours bien aise qu'on vous parle de mademoiselle Ninon.

M. DE VILLARCEAUX (*avec mystère.*)

Il s'agit de mademoiselle d'Aubigné.

MAUGIN.

Notre voisine !... elle arriva hier de Saint-Maur, et doit venir ici ce matin.

M. DE VILLARCEAUX.

Je sais qu'elle y vient souvent.

MAUGIN.

Tous les jours, quand elle est à Paris.

M. DE VILLARCEAUX.

Ton maître reçoit beaucoup de monde ?

MAUGIN.

La cour et la ville ; des quatre coins de Paris on vient au marais pour le voir.

M. DE VILLARCEAUX.

Eh ! dis-moi, Maugin ; dans la nombreuse société qui se trouve chez lui, mademoiselle d'Aubigné n'a-t-elle pas distingué quelqu'un de nos jeunes courtisans ?

MAUGIN.

Non, monsieur, mademoiselle d'Aubigné ne distingue personne ; mais ça ne veut pas dire que personne ne la distingue.

M. DE VILLARCEAUX.

Il y a donc quelqu'un....

MAUGIN.

Oui, monsieur, quelqu'un qui est toujours ici quand elle y vient.

M. DE VILLARCEAUX.

Toujours ici?

MAUGIN.

Il n'en sort pas.

M. DE VILLARCEAUX.

Il est donc bien épris?

MAUGIN.

Ah! monsieur, cette femme-là lui tourne la tête; il n'est occupé que d'elle, il en parle, il en rêve, il n'est bien qu'avec elle.

M. DE VILLARCEAUX.

Il la suit par-tout?

MAUGIN.

Non, monsieur, il ne la suit pas... oh! ce n'est pas un amoureux... comme vous, par exemple.

M. DE VILLARCEAUX.

Que veux-tu dire?

MAUGIN.

Air: *Pour héritage.*

Quand d'une belle
Il desire approcher,
C'est toujours elle
Qui s'en vient le chercher,

Il ne va pas
Au devant de la dame,
Et jamais auprès d'une femme
Il ne perd ses pas.

M. DE VILLARCEAUX.

Qu'est-ce que cela signifie? de qui veux-tu parler ?

MAUGIN.

Vons ne devinez pas ?

M. DE VILLARCEAUX.

Du tout.

MAUGIN.

C'est de monsieur l'Abbé.

M. DE VILLARCEAUX.

Scarron !

MAUGIN.

Lui-même.

M. DE VILLARCEAUX.

Scarron amoureux de mademoiselle d'Aubigné !

MAUGIN.

Comme un fou ; au point que souvent il en est triste, lui qui ne l'a jamais été, même en perdant son procès, sa fortune, sa santé, ses jambes, sa figure, sa taille.... car il a perdu tout cela.

M. DE VILLARCEAUX.

Je le sais.

MAUGIN.

Mais vous ne savez peut-être pas comment cela lui est arrivé?

M. DE VILLARCEAUX.

Eh ! qu'importe !

MAUGIN.

Oh ! c'est une drôle d'histoire... Il étoit à son canonicat du Mans, un jour de carnaval; on couroit les masques, il voulut s'en mêler...

M. DE VILLARCEAUX.

Oui, il se déguisa en sauvage.

MAUGIN.

Non, en oiseau.

M. DE VILLARCEAUX.

Il avoit perdu l'esprit.

MAUGIN.

Il avoit à ménager le décorum d'un chanoine qui ne peut pas se masquer comme un autre.

Air : *Viens, puisqu'il doit en ces lieux.*

Enmiélé, puis emplumé,
Il s'élance dans la rue;
On l'entoure, on est charmé;
Il fait crier la cohue :
Ah ! le bel oiseau, vraiment !
L'un applaudit, l'autre hue.
Ah ! le bel oiseau, vraiment !
Qu'il est laid ! qu'il est charmant !

M. DE VILLARCEAUX.

Quelle extravagance !

MAUGIN.

Air : *Où s'en vont ces gais bergers ?*

Chacun veut du bel oiseau
Emporter une plume ;
Il paroît d'autant moins beau,
Que plus on le déplume ;
Il fuit jusqu'au pont, et... v'lan !
Chacun reste en arrière....
Où donc est le chanoine volant ?
Il est dans la rivière.

M. DE VILLARCEAUX.

D'où il est sorti dans l'état où nous le voyons. (*A part.*) Si je n'ai point d'autre rival, me voilà bien tranquille. (*Haut.*) Et que dit mademoiselle d'Aubigné des soupirs de son Adonis ?

MAUGIN.

Je ne sais pas, monsieur... mais écoutez donc, d'après toutes vos questions, ne seriez-vous pas vous-même... oh ! non, c'est impossible.

M. DE VILLARCEAUX.

Quoi donc ?

MAUGIN.

Air : *Vaudeville des Veuves.*

Aimé de la belle Ninon,
Vous n'en pouvez aimer une autre ;
Vous avez plaisir et renom,
Voyez quel bonheur est le vôtre ;

Toujours épris de sa beauté,
Soyez constant, soumis et tendre :
Sur-tout, point d'infidélité,
Car elle est femme à vous la rendre.

M. DE VILLARCEAUX.

Tu crois?

MAUGIN (*voyant entrer Ninon.*)

Demandez-le lui plutôt, la voilà.

M. DE VILLARCEAUX (*à part.*)

Ninon ! quel contre-temps !

SCÈNE III.

LES MÊMES, NINON.

NINON.

MAUGIN, est-il jour chez ton maître?

MAUGIN.

Non, mademoiselle, il n'a pas encore sonné; mais voilà monsieur de Villarceaux qui vous fera compagnie.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

NINON, M. DE VILLARCEAUX.

NINON.

AH ! ah ! vous voilà, monsieur?

M. DE VILLARCEAUX (*embarrassé.*)

Oui, madame, c'est que....

NINON.

Après trois jours d'absence, il faut venir ici pour vous rencontrer !

M. DE VILLARCEAUX.

Madame, j'allois me rendre chez vous.

NINON.

Chez moi !

Air : *De Weick.*

Vous n'êtes pas très-empressé.

M. DE VILLARCEAUX.

Qui, moi ! Ninon, soyez bien sûre...

NINON.

Pourquoi cet air embarrassé ?

M. DE VILLARCEAUX.

Embarrassé ! non, je vous jure.

NINON.

Quel objet peut vous occuper ?
Allons, vous devez me connoître ;
Je suis trop franche pour tromper ;
Mais j'ai de trop bons yeux pour l'être.

M. DE VILLARCEAUX.

Que dites-vous?... je ne comprends pas...

NINON.

Et moi, je comprends fort bien que vous ne m'aimez plus.

M. DE VILLARCEAUX.

Moi, madame!

NINON.

Ah! c'est très-fâcheux; mais cela est... Oui, vos distractions, vos froideurs, vos absences, vos assiduités dans les maisons où va mademoiselle d'Aubigné, que sans doute vous espérez rencontrer ici.....

M. DE VILLARCEAUX.

Mademoiselle d'Aubigné! vous prétendez...

NINON.

Air : *De Weich.*

Pourquoi ces détours superflus?
Votre conduite a su m'instruire :
Eh! mon cher, quand on aime plus,
Tout bonnement il faut le dire. (*Bis.*)
Tenez, je parle franchement,
J'abhorre un amant infidèle; (*Bis.*)
Mais je pardonne à l'inconstant :
L'inconstance est si naturelle. (*Bis.*)

M. DE VILLARCEAUX.

Ah! Ninon, croyez qu'il m'est affreux de mériter vos reproches.

NINON.

Des reproches!... vous connoissez bien peu Ninon. Eh! pourquoi vous ferois-je un crime de ce qui ne dépend pas de vous! tout passe dans la vie, et sur-tout l'amour... ce qui vous arrive aujourd'hui pouvoit m'arriver demain.

M. DE VILLARCEAUX (*à part.*)

Que lui répondre ?

NINON.

Tenez, mon ami, si dans ce qu'on appelle rupture, inconstance, on écoutoit moins l'amour propre, on se trouveroit moins d'amour, on verroit moins de justice à ses plaintes, à ses emportemens, et l'on se conduiroit tout aussi sagement que moi.

M. DE VILLARCEAUX (*à part.*)

Je suis confondu.

NINON.

D'ailleurs, je ne vous épouserois pas, car j'ai bien résolu de ne jamais me donner un maître; vous, monsieur, il faut que vous vous mariiez, et mademoiselle d'Aubigné est un parti qui vous convient sous tous les rapports; elle a de la naissance, de la beauté, de l'esprit; point de fortune, à la vérité; mais vous en avez beaucoup, et le plus bel usage que vous en puissiez faire, est de la partager avec elle.

M. DE VILLARCEAUX.

Et c'est vous qui me le conseillez !

NINON.

Bien plus : j'aurai le courage de vous servir, de sacrifier l'amour à l'amitié.

M. DE VILLARCEAUX.

Vous, Ninon !

NINON.

Je m'oublierai pour votre bonheur. Vous connoissez mes liaisons avec madame de Neuillant, la protectrice de mademoiselle d'Aubigné ; dès aujourd'hui, je veux l'aller trouver à Saint-Maur, et je suis sûre d'en rapporter son consentement à votre union.

M. DE VILLARCEAUX.

Est-il possible !

Duo *Du Sourd guéri.*

Ah ! Ninon, quelle ame !
Contre moi point de courroux !
Eh ! quelle autre femme
Penseroit comme vous !

NINON.

Toujours d'accord, toujours unis,
Sans être amans, soyons amis.

ENSEMBLE.

Toujours d'accord, etc.

NINON.

Aux amans vulgaires
Laissons les tristes débats,
Les plaintes amères
Qui ne nous iroient pas.

M. DE VILLARCEAUX.

Toujours d'accord, toujours unis,
Jusqu'au tombeau soyons amis.

ENSEMBLE.

Toujours d'accord, etc.

NINON (*appercevant mademoiselle d'Aubigné.*)

Ah ! mademoiselle d'Aubigné.

M. DE VILLARCEAUX (*à part.*)

Ciel ! tâchons de faire bonne contenance.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M.lle D'AUBIGNÉ.

NINON.

MA chère amie, vous arrivez bien à propos : nous parlions de vous avec monsieur de Villarceaux.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Avec monsieur de Villarceaux !

NINON.

Il vous rend bien justice....

M.lle D'AUBIGNÉ.

Auprès de vous, peut-on s'occuper de moi?

NINON.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*

Il aime en vous cette beauté
Qui de vous seule est inconnue ;
Cette aimable simplicité,
Cette modeste retenue :
Il aime votre air noble et doux,
Votre grâce, votre décence ;
Et dans tout ce qu'il dit de vous,
Il en dit bien moins qu'il n'en pense.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Il ne manque à ce portrait que d'être ressemblant.

M. DE VILLARCEAUX. (*avec embarras.*)

Ah! mademoiselle, quand on a le bonheur de vous voir, de vous entendre, on est forcé de convenir que la nature n'a rien fait de plus accompli, de plus digne de nos hommages.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Monsieur, de grâce....

M. DE VILLARCEAUX.

Et l'admiration, le respect....

NINON (*bas à Villarceaux.*)

Mon cher ami, vous n'avez pas le sens commun.

M. DE VILLARCEAUX (*à part.*)

C'est vrai.

NINON (*idem.*)

Vous êtes trop amoureux pour savoir ce que vous dites; allez-vous-en, et laissez-moi parler pour vous.

M. DE VILLARCEAUX (*bas à Ninon, et voulant lui baiser la main.*)

Ah! ma chère Ninon!...

NINON (*retirant sa main.*)

Saluez mademoiselle d'Aubigné.

(*Il fait une révérence profonde à M.lle d'Aubigné, qui la lui rend froidement et les yeux baissés; ensuite il sort.*)

SCÈNE VI.

NINON, M.lle D'AUBIGNÉ.

NINON.

Le pauvre garçon étoit bien mal à son aise ! Eh quoi ! ma chère amie, vous voilà toute déconcertée ?

M.lle D'AUBIGNÉ.

J'ai lieu du moins d'être surprise.

NINON.

Il faut pourtant vous accoutumer à ce langage ; on n'est pas aussi belle sans attirer les regards et les éloges.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Je ne les cherche, ni ne les mérite.

NINON.

Ma chère amie, parlons sérieusement : avec un nom illustre, mais sans fortune, combien jusqu'à ce jour vous avez été malheureuse !

M.lle D'AUBIGNÉ.

Oui, je n'ai connu que des peines. Née dans les prisons de Niort, où se trouvoient mes parens persécutés, menée à l'âge de trois ans en Amérique, laissée sur le rivage par la négligence d'un domestique, prête

à être dévorée par un serpent, embarquée à douze ans, attaquée d'une maladie violente, regardée comme morte, et au moment d'être jetée à la mer, rendue à la vie, ramenée en France, orpheline et sans bien, je n'y trouve de ressource que dans les bienfaits d'une parente, à qui je ne sens que trop que je suis à charge.

NINON.

Votre sort doit changer : on ne revient pas de si loin pour peu de chose ; mais prenez-y garde.

Air : *L'équipage.*

A votre âge,
Fille la plus sage
Est, sans y songer,
Exposée au danger :
On l'assiége,
Et souvent le piége
Qu'elle ne voit pas,
Se trouve sous ses pas.
Malgré vous, sensible et timide,
Il faut que votre cœur se décide ;
Sans parens, sans fortune, sans guide,
Il n'est de ressource pour vous
Que le choix d'un époux.

A votre âge, etc.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Eh ! croyez-vous donc le mariage une perspective si agréable pour moi ?

NINON.

Mais il me semble qu'un hymen avantageux...

M.lle D'AUBIGNÉ.

Seroit peut-être un malheur de plus.

NINON.

Que dites-vous?

M.lle D'AUBIGNÉ.

Air : *Maman vous a dit, dans six ans.*

A mon mari n'apportant rien
Que ma naissance et ma misère,
Je lui devrai, je le sens bien,
Mon existence toute entière :
Mais, hélas ! un pareil lien,
Malgré moi, de loin m'inquiète.
Celle qu'on épouse sans bien
Est une esclave qu'on achète.

NINON.

Cela se voit quelquefois : mais il est aussi des hommes trop généreux, trop délicats, pour croire que jamais leur fortune puisse payer les qualités de celle qu'ils épousent, et, plus que toute autre, vous êtes faite pour rencontrer un pareil mari.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Vous me flattez, Ninon, et votre amitié vous aveugle.

NINON.

Non, ma chère d'Aubigné.... Mais ne

trouvez-vous pas singulier que ce soit Ninon qui vous presse de prendre un époux ?

M.lle D'AUBIGNÉ.

Effectivement, personne ne s'en douteroit.

NINON (*la main sur son cœur.*)

C'est que personne ne sait ce qui se passe là.

Air : *De Weicht.*

On me cherche, on m'aime, on m'adore,
Sur moi par-tout on a les yeux ;
Et je puis dire plus encore,
On m'estime, et cela vaut mieux : (*Bis.*)
Tout me sourit, tout me seconde,
Je jouis d'un brillant destin ;
Mais si je rentrois dans le monde,
Je prendrois un autre chemin.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Mais quand je serois assez heureuse pour trouver un mari qui me convînt, et qui voulût bien réparer en moi les torts de la fortune, vous savez que je dépends de madame de Neuillant.

NINON.

Qui n'auroit aucune raison de s'opposer à votre bonheur. Je vais la voir ce matin, et je me charge de la pressentir là-dessus ; ensuite le mari pourra se présenter d'un moment à l'autre.

M.lle D'AUBIGNÉ (*souriant.*)

Vous croyez ?

NINON.

J'en suis sûre; mais Scarron ne paroît pas.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Je l'attends ici ; il m'a fait demander un entretien particulier.

NINON.

Un entretien particulier !... en ce cas-là, je ne le verrai que ce soir.... Il a bien de l'amitié pour vous, Scarron.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Chaque jour il m'en donne des preuves, et je ne sais comment reconnoître les services qu'il ne cesse de me rendre.

NINON.

Oh ! il a le cœur excellent... Ce soir, vous serez des nôtres ?

M.lle D'AUBIGNÉ.

Je l'espère.

NINON.

A ce soir donc, et j'aurai vu madame de Neuillant.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

M.lle D'AUBIGNÉ *seule.*

L'ATTACHEMENT que Ninon a pour moi,

l'éclaire sur les désagrémens de ma position. L'hymen est donc mon seul espoir... Eh! quel espoir !

Air : *Vaudeville d'Abuzard.*

D'un époux il faudra tenir
Et mon état et ma fortune !
Ah ! combien un tel avenir
Et m'épouvante et m'importune !
Pour tous ceux qui semblent s'offrir,
Je n'ai que de l'indifférence ;
Et l'amour seul peut adoucir
Le poids de la reconnoissance.

SCÈNE VIII.

M.lle D'AUBIGNÉ, MAUGIN.

MAUGIN.

Mademoiselle, monsieur l'Abbé ne peut se dispenser de recevoir monsieur Ménage, qui veut absolument lui parler à l'instant même ; c'est ici qu'ils vont causer...

M.lle D'AUBIGNÉ (*voulant se retirer.*)

Eh bien ! je reviendrai.

MAUGIN (*la retenant.*)

Non pas!... Monsieur l'Abbé vous prie de passer un moment dans le jardin ; cela ne sera pas long.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Sais-tu ce qu'il peut me vouloir ?

MAUGIN.

Non : mais il paroît que cela est fort important ; car, après monsieur Ménage, sa porte sera fermée pour tout le monde.

M.lle D'AUBIGNÉ (*passant dans le jardin.*)

Je vais donc attendre.

MAUGIN (*la suivant des yeux.*)

Promenez-vous là-bas, sous le berceau... Entrez, monsieur Ménage... (*à Ménage qui paroît*) mon maître est en voiture, je vais vous l'amener.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MÉNAGE *seul.*

Enfin, je saurai si ce qu'on m'a dit est vrai, et si mon diable de fou a tout-à-fait perdu la tête.... Le voici.

SCÈNE X.

MÉNAGE, SCARRON.

SCARRON (*dans un fauteuil roulant, conduit par Maugin.*)

Air : *Roulant ma brouette.*

Place à l'équipage
De monsieur Scarron :
Salut à Ménage,
L'ami d'Apollon.

(*A Maugin.*)

Toi qui va derrière,
Allons, mon cocher,
Une allure fière,
Ne vas pas broncher.
Eh ! là, là, là, là,
M'y voilà.
Sans trouver d'ornière,
On arrive là.

MÉNAGE.

Toujours la même gaîté.

SCARRON.

Cela ne doit pas te surprendre. La douleur qui pique les autres hommes, ne fait que me chatouiller. (*Bas à Maugin.*) Veille à ce que mademoiselle d'Aubigné ne s'impatiente pas.

MAUGIN (*sortant.*)

Oui, monsieur.

SCÈNE XI.

SCARRON, MÉNAGE.

SCARRON.

Si tu étois à ma place, mon cher Ménage, tu ferois de beaux cris, tu jurerois d'une belle force, toi qui n'es pas endurant.

MÉNAGE.

Ah ! chacun a son humeur.

SCARRON.

Et la tienne est aigre.... Mais sachons quelle est la grande affaire qui t'amène et qui ne pouvoit se remettre.

MÉNAGE.

C'est une chose qui te regarde particulièrement, et qui te donne un ridicule....

SCARRON.

Un ridicule ! tant mieux; il est très-joli de n'en avoir qu'un.

MÉNAGE.

Laissons la bouffonnerie.

SCARRON.

Je ne le peux pas, mon ami, c'est tout ce qui me reste; mais au fait, je suis pressé.

MÉNAGE.

Air : *Allez-vous-en gens de la noce.*

Il court certains bruits dans la ville;

SCARRON.

C'est quelque sottise de plus :
Mauvais propos en mauvais style,
Par mauvaises gens répandus,
Bien entendus,
Bien retenus,
Bien saugrenus :
Tout ça ne court que trop la ville,
Voilà pourquoi je n'y cours plus.

MÉNAGE.

Il n'est pas question de plaisanter.

SCARRON.

C'est donc bien sérieux?

MÉNAGE.

On dit, mon cher, qu'oubliant ta tournure, ton état, tes infirmités...

SCARRON.

Cela n'est pas vrai; car voilà un petit chatouillement qui m'en fait souvenir... mais ce n'est rien. Continue... on dit donc.

MÉNAGE.

Que tu songes à te marier.

SCARRON.

On dit cela dans la ville?

MÉNAGE.

Tu conçois combien un tel propos a dû me paroître absurde.

SCARRON.

Sans doute; d'autant que cela n'est pas encore tout-à-fait décidé.

MÉNAGE.

Comment? il en seroit question?

SCARRON.

Il ne manque plus que le consentement de la future.

MÉNAGE.

Tu me tranquillises; car j'espère qu'aucune femme ne consentira à t'épouser.

SCARRON.

Je l'espère aussi ; mais si malheureusement il s'en trouvoit une qui fût capable...

MÉNAGE.

Elle ne se trouvera pas.

SCARRON.

Que sait-on ? en fait de mariage, on en voit de si extraordinaire ! Je ne parle pas des mariages sous la cheminée.

Air : *Vaudeville de la Soirée orageuse.*

D'abord, mariage d'argent,
Mariage de convenance,
Mariage de sentiment,
Mariage de circonstance ;
Puis, mariage d'opéra,
Mariage de comédie :
Le mien, monsieur, s'appellera :
Mariage de fantaisie.

MÉNAGE.

Monsieur Scarron, avec une pareille fantaisie, vous irez tout droit à l'hôpital des fous.

SCARRON.

Je n'irai pas ; on m'y portera.

MÉNAGE.

Eh ! malheureux impotent ! ce n'est pas un contrat de mariage qu'il te faudroit faire, c'est ton testament.

SCARRON.

Il est fait, monsieur ; mon épitaphe aussi...

Vous êtes connoisseur, je vais vous en régaler, écoutez. (*Il lit.*)

« Celui qui ci maintenant dort,
» Fit plus de pitié que d'envie,
» Et souffrit mille fois la mort,
» Avant que de perdre la vie.
» Passant, ne fais ici de bruit,
» Prends garde qu'aucun ne l'éveille;
» Car voici la première nuit
» Que le pauvre Scarron sommeille. »

MÉNAGE.

Quel assemblage de philosophie et d'extravagance ! Au surplus, je suis venu ici pour affaires, et non pour te donner des conseils.

SCARRON.

Je ne t'en demande point.

MÉNAGE.

Quand tu m'en demanderois, je ne t'en donnerois pas. Les amans sont comme les auteurs.

SCARRON.

Ils sont fort bien.

MÉNAGE.

Air : *Il faut aimer, c'est la loi de Cythère.*

L'amant charmé de l'objet qui l'engage,
Sur son hymen consulte ses amis;
L'auteur content de son petit ouvrage,
En le lisant, demande des avis;
Mais l'un et l'autre, avant qu'on les conseille,
Ont déja pris leur résolution;
Et consulter, en affaire pareille,
C'est exiger une approbation.

SCARRON.

Je compte sur la tienne.

MÉNAGE.

Oh ! tu t'en passeras fort bien. Mais tu me fais pitié : pour la dernière fois, mon ami Scarron, je t'en prie, je t'en supplie, songe aux dangers que tu cours.

SCARRON.

Je ne crains rien.

MÉNAGE.

Les femmes....

SCARRON.

Je suis sûr de la mienne.

MÉNAGE.

Air de Persico.

Oh ! oui, l'homme le plus parfait
Est souvent trompé par sa belle ;
Et toi, malade et contrefait,
Tu veux trouver femme fidelle !

SCARRON.

Mais sans doute, avec mes appas,
Je trouverai cette merveille :
Un mari, comme on n'en voit pas,
Doit trouver femme sans pareille.

MÉNAGE (*d'un air moqueur.*)

« Oui, tu vas épouser l'infante Ahihua,
» Qui te va réjouir comme un alleluia. »

SCARRON.

Ah ! monsieur, vous citez mes vers !

MÉNAGE.

Qui ne sont pas bons.

SCARRON.

Qu'on applaudit.

MÉNAGE.

Qu'on n'applaudira pas toujours.

SCARRON.

Bien obligé.

MÉNAGE.

Mais je vais t'envoyer Girault, mon valet-de-chambre, qui, d'après ton mariage, a un marché à te proposer.

SCARRON.

Quel est ce marché?

MÉNAGE.

Il te l'expliquera.

Air : *Je n'saurois danser.*

Pour la noce, allons,
Il faut songer à la danse;
Pour la noce, allons,
Je vais chercher les violons.

SCARRON.

A quoi bon danser!
Evitons cette dépense;
A quoi bon danser!
Ma femme peut s'en passer.

Ensemble.

SCARRON.

Ma femme, crois-moi,
Soit qu'elle aime ou non la danse,
Ma femme, crois-moi,
Ne dansera pas sans moi.

MÉNAGE.

Un autre, crois-moi,
Si ta femme aime la danse,
Un autre, crois-moi,
La fera danser pour toi.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

SCARRON *sonne, et Maugin paroît.*

Mademoiselle d'Aubigné.

MAUGIN.

Elle est au fond du jardin; je vais la chercher. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

SCARRON (*seul; il examine les papiers qui sont sur la table.*)

Bon! bon.... je verrai tout cela dans un autre moment... Une lettre de ma sœur... hum... hum... elle se porte bien; elle revient dans dix jours, tant mieux : monsieur de Mesme en sera bien aise... Ah! la dernière épreuve de Jodelet. (*Il parcourt et la corrige.*)

Maudit imprimeur ! toujours des fautes ! toujours des sottises ! comme si ce n'étoit pas assez de celles de l'auteur ! (*Lisant.*)

« Qu'avec ces trois gosiers Cerberus t'engloutisse ;
» Le grand chien Cerberus, Cerberus le grand chien,
» Plus beau que toi cent fois, et plus homme de bien. »

Voilà le vrai comique... Aussi, cinquante représentations de suite.

Air : *Vaudeville de l'Isle des Femmes.*

C'est un succès bien prononcé ;
Ce que c'est que nos gens du monde !
Le Misanthrope est délaissé,
A Jodelet la foule abonde.
Mais, malgré ce succès complet,
Moi, je tire mon horoscope ;
On laissera le Jodelet
Pour retourner au Misanthrope.

Et l'on fera bien... Mais je crois entendre mademoiselle d'Aubigné... non, pas encore. Voilà long-temps que je la chante sous les noms de Cloris et de Sylvie ; mais aujourd'hui il n'est plus question de Sylvie ni de Cloris ; c'est à mademoiselle d'Aubigné qu'il faut que je parle. La voici.... La peur me prend et le sérieux me gagne. . . Adieu, Scarron.

SCÈNE XIV.

SCARRON, M.lle D'AUBIGNÉ.

SCARRON.

PARDON, mademoiselle, si je ne vais pas au-devant de vous. (*A Maugin.*) Un siége.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Comment vous trouvez-vous aujourd'hui?

SCARRON.

Toujours bien quand je vous vois. (*A Maugin.*) Que l'on nous laisse seuls. *Maugin s'en va.* Le tête-à-tête ne vous épouvante pas, mademoiselle?

M.lle D'AUBIGNÉ.

Vous avez à me parler?

SCARRON.

D'une affaire importante, très-importante.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Pour vous?

SCARRON.

Pour tous les deux. Mademoiselle, vous m'avez intéressé dès l'instant que j'ai eu l'avantage de vous voir; plus je vous ai connue, et plus j'ai desiré votre bonheur: je ne cesse de réfléchir sur votre position; elle m'afflige votre position... elle me tourmente.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Il est vrai que le sort ne m'a pas traitée bien favorablement; mais il est des êtres plus malheureux que moi.

SCARRON.

Je sais tout ce que vous avez à souffrir de madame de Neuillant; je sais combien il est dur de devoir tout à l'humanité d'une

femme avare, qui assaisonne chaque bienfait d'un reproche, et qui, se faisant honneur de paroître avec vous en public, dans le particulier vous confond avec ses domestiques.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Et qui vous a dit?...

SCARRON.

Ce n'est pas vous qui ne vous plaignez jamais.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Bien éloignée de me plaindre de madame de Neuillant, je ne crains que de la perdre.

SCARRON.

Et si cela vous arrive, que deviendrez-vous? Poursuivie, pressée, obsédée par tous les aimables de la cour, qui ne chercheront qu'à vous tromper; les Méran, les Chevreuse, les Villarceaux, et tant d'autres... que deviendrez-vous enfin?

M.lle D'AUBIGNÉ.

Ce que le ciel voudra.

SCARRON.

Mais quand un séducteur opulent, profitant de votre détresse, vous proposera de pourvoir à tout, le ciel viendra-t-il vous dire à l'oreille que votre indigence est préférable à la richesse qu'on vous offre?

M.lle D'AUBIGNÉ.

Que voulez-vous que je fasse?

SCARRON.

Tenez....

Air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Il est deux partis, mon enfant,
Que peut prendre une fille sage :
Le mariage ou le couvent,
Le couvent ou le mariage.
Il faut l'argent pour le couvent,
Le mari pour le mariage ;

Eh bien ! je vous offre,

Ou mon argent pour le couvent,
Ou ma personne en mariage. (*Bis.*)

M.lle D'AUBIGNÉ.

Que dites-vous ?

SCARRON.

Rien de tout cela n'est séduisant, je le sais; mais la raison vous commande. Quoi que vous choisissiez, je serai, sinon heureux, du moins content de vous voir délivrée de la dureté de madame de Neuillant, de l'opulence des financiers, et des artifices des courtisans.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Ah ! Scarron, vous me pénétrez d'admiration ; combien tant de délicatesse ajoute à l'amitié !

SCARRON.

C'est elle seule qui m'inspire.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Comment répondre à vos offres !

SCARRON.

En acceptant l'une ou l'autre.

M.lle D'AUBIGNÉ (*avec embarras.*)

L'une ou l'autre ?

SCARRON (*avec inquiétude.*)

Ce sera le couvent.

M.lle D'AUBIGNÉ (*après un silence.*)

Non, Scarron.

SCARRON (*vivement.*)

Non !

M.lle D'AUBIGNÉ.

Air : *J'ignore quelle est ma naissance.*

En acceptant de préférence
Le couvent au lieu de l'époux,
Quelque soit ma reconnoissance,
Elle seroit nulle pour vous :
C'est donc l'hymen que je préfère,
Et du moins, en formant ces nœuds,
Le bien que vous voulez me faire
Devient utile à tous les deux.

SCARRON (*transporté de joie.*)

Comment ! quoi ! vous préférez l'hymen ! l'hymen avec Scarron !

M.lle D'AUBIGNÉ.

Je ne possède rien, mais il lui faut des secours, des soins continuels... c'est le seul époux à qui je puisse apporter une dot.

SCARRON (*avec ivresse.*)

Oh ! trop heureux Scarron !

Air : *Not' demoiselle a dit oui.*

Vous m'acceptez pour époux !
L'amitié l'emporte. (*bis.*)
Vous m'acceptez pour époux !
Ah ! combien mon sort va me paroître doux !
Oui, de plaisir je vais guérir,
Mais la dose est forte ; (*bis.*)
Oui, de plaisir je vais guérir,
Si trop de plaisir ne me fait pas mourir.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Je ne doute pas que ma bienfaitrice n'approuve cette union ; cependant je dois la consulter.

SCARRON.

Oh ! nous aurons son aveu, j'en réponds.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Je ne la verrai que demain.

SCARRON.

Eh bien ! ce soir, je vous remettrai le projet de notre contrat que vous lui porterez.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Quoi ! sitôt. . . .

SCARRON.

Je ne veux pas vous faire attendre.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Mais il me semble....

SCARRON.

Je n'étois que le malade de la reine, je vais être le malade de ma femme, et ma femme verra que je ne remplirai que trop bien ma charge... Vous rougissez... vous n'êtes pas encore faite à mon style; mais vous vous y ferez.

M.lle D'AUBIGNÉ.

J'aimerois mieux.... pardon, si j'ose...

SCARRON.

Avec moi! aux termes où nous en sommes, vous pouvez tout oser.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Eh bien! puisque vous permettez que je vous parle avec franchise....

SCARRON.

Je l'exige.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Au lieu de me faire à votre style, j'aimerois beaucoup mieux vous accoutumer à mettre dans vos ouvrages plus de délicatesse et plus de décence. Vous n'y perdriez rien pour la gaîté, et vous y gagneriez pour la considération.

SCARRON.

Avant tout, le public veut qu'on l'amuse.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Air : *Guillot un jour trouva Lisette.*

Par un agréable délire,
Un auteur gai se fait aimer;
Mais lorsqu'il excite le rire,
Qu'il sache se faire estimer.
Quand le rire arrache un suffrage, (*bis.*)
Désavoué par la pudeur,
Le public applaudit l'ouvrage;
Mais que pense-t-il de l'auteur? (*bis.*)

SCARRON.

Eh! mais....

M.lle D'AUBIGNÉ.

Monsieur Scarron, vous m'avez autorisée...

SCARRON.

Votre réflexion est juste, mademoiselle. Je m'étois toujours bien douté que cette petite fille que je vis entrer dans ma chambre, avec une robe trop courte, et qui se mit à pleurer, je ne sais pas bien pourquoi, étoit aussi spirituelle qu'elle en avoit la mine. Vous tenez parole; ainsi, vous me dirigerez; je ne publierai plus rien sans vous consulter.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Il ne vous manque que d'être un peu plus difficile.

SCARRON.

Air : *Monsieur redouble mes regrets.*

Librement, à tort, à travers,
Dans mes vers,
Jusqu'ici mon esprit
A tout dit,
Tout écrit.

Mais dorénavant votre goût
Va dans tout
M'inspirer,
M'éclairer,
M'épurer.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Un auteur,
Pour son honneur,
Doit plaire au lecteur,
Sans blesser la pudeur.

SCARRON.

La pudeur
Nous fait honneur;
Mais, pour ma pudeur,
Ma gaîté me fait peur.

SCARRON.

Librement, à tort, à travers,
Dans mes vers,
Jusqu'ici mon esprit
A tout dit,
Tout écrit.
Mais dorénavant votre goût
Va dans tout
M'inspirer,
M'éclairer,
M'épurer.

Ensemble.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Librement, à tort, à travers,
Dans vos vers,
Jusqu'ici votre esprit
A tout dit,
Tout écrit.
Mais dorénavant le bon goût
Doit en tout
L'inspirer,
L'éclairer,
L'épurer.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MAUGIN.

MAUGIN.

GIRAULT, le valet-de-chambre de monsieur Ménage est là; il dit que vous lui avez donné rendez-vous pour affaire.

SCARRON.

Oui, mais qu'il attende.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Non, je ne puis rester plus long-temps.

SCARRON (*à Maugin.*)

Qu'il vienne donc... A propos, j'oubliois... Mademoiselle, voici un exemplaire du Roman comique que j'ai promis à madame de Neuillant... Voulez-vous bien vous en charger?

M.lle D'AUBIGNÉ.

Volontiers.

(*Comme elle avance la main pour prendre le livre, Scarron la lui baise.*)

SCARRON.

Je n'aurois pas été la chercher.

M.lle D'AUBIGNÉ (*souriant.*)

Je vous laisse. (*Elle sort.*)

SCARRON (*très-ému.*)

Ouf!...Ah! Scarron, mon ami, si la santé peut te revenir...

SCÈNE XVI.

SCARRON, GIRAULT.

SCARRON.

Eh bien ! mon cher Girault, Ménage prétend que tu as un marché à faire avec moi.

GIRAULT (*l'air hypocrite pendant toute la scène.*)

Oui, monsieur l'Abbé.

SCARRON.

De quoi s'agit-il, mon ami ?

GIRAULT.

On dit, monsieur l'Abbé, que vous prenez une femme.

SCARRON.

Non, c'est une femme qui me prend.

GIRAULT.

Ainsi, vous ne gardez pas votre canonicat !

SCARRON.

Non, mais je le vends.

GIRAULT.

Et moi, je l'achète.

SCARRON.

Toi, mon ami?

GIRAULT.

Oui, monsieur l'Abbé; si vous n'êtes pas trop cher, je m'en accommoderai.

SCARRON.

Ce n'est pas tout que le prix; c'est la vocation qu'il faut.

GIRAULT.

La vocation, monsieur l'Abbé!... oh! dieu merci, je suis bien appelé à cet état-là.

SCARRON.

Air : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Oui, je crois bien que ton desir,
A ce métier, est de grossir
Ton petit patrimoine;
Mais d'un bon abbé te sens-tu
Les qualités et la vertu?

GIRAULT.

Oui, de par Saint-Antoine.

SCARRON.

Sais-tu du grec et du latin?

GIRAULT.

Autant qu'un frère ignorantin.

SCARRON.

Eh! bon, bon, bon,
Mon joli garçon,
Tu seras bon chanoine.

Même air.

Es-tu bien vain, bien orgueilleux,
Bien nonchalant, bien paresseux?

GIRAULT.

J'ai manqué d'être moine.

SCARRON.

As-tu le cœur tendre ?

GIRAULT.

Beaucoup.

SCARRON.

Bois-tu souvent le petit coup ?

GIRAULT.

J'ai bu mon patrimoine.

SCARRON.

As-tu, pour finir en deux mots....

GIRAULT.

J'ai les sept péchés capitaux.

SCARRON.

Eh ! bon, bon, bon,
Mon joli garçon,
Tu seras bon chanoine.

GIRAULT.

Monsieur l'Abbé, je l'espère.

SCARRON.

Monsieur Girault....
» Le chapitre avec vous ne dérogera point ;
» Un grand fourbe est caché dedans votre pourpoint.»

GIRAULT.

Vous voyez bien qu'il ne s'agit que du prix... Quel est le vôtre ?

SCARRON.

Faut-il te parler en conscience?

GIRAULT.

Oh! oui; ne me surfaites pas.

SCARRON.

Fi donc!

Air: *Mon père étoit pot.*

Dans ce marché très-délicat,
Point de parcimonie;
Mille écus mon canonicat,
Et ça, sans simonie.

GIRAULT.

Mille écus!

SCARRON.

Cent francs à Maugin,
C'est le pot-de-vin
Que pour lui je réclame.

GIRAULT.

Encore!

SCARRON.

J'exige de plus,
Au moins cent écus
D'épingles pour ma femme.

GIRAULT.

Mais, monsieur l'Abbé, vous n'y pensez pas: savez-vous que cela fait....

SCARRON.

Trois mille quatre cents livres, ni plus, ni moins.

GIRAULT.

Songez donc que le revenu est modique.

SCARRON.

Le revenu est honnête ; mais tous les avantages qui en résultent....

GIRAULT.

Je sais que la place n'est pas mauvaise.

SCARRON.

Pas mauvaise ! chanoine au Mans !

Air : *Vaudeville de Cruello.*

Pour les friands, pour les gourmands,
La ville est précieuse :
D'abord, la poularde du Mans,
Elle est délicieuse :
Puis, faisans, perdrix, ortolans ;
Par-tout, des dîners excellens,
Et toute la semaine.
Je te vois d'ici gros et gras :
En moins d'un an tu deviendras,
Tu deviendras
Un vrai chapon du Maine.

GIRAULT.

Oui, tout cela mérite attention.

SCARRON.

Un bénéfice simple qui n'engage à rien ; une bague au doigt que tu revendras quand tu voudras.

GIRAULT.

Je sais bien cela : mais, monsieur l'Abbé, il faut un peu lâcher la main.

SCARRON.

Je ne le peux pas, vrai.

GIRAULT.

Vous devriez me le passer à cent louis.

SCARRON.

Cent louis ! mes confrères me feroient un beau train !

GIRAULT.

Il me semble que ce seroit un canonicat bien payé.

SCARRON.

Bien payé ! trouve-m'en une douzaine à ce prix-là ; je les prendrai, moi.

GIRAULT.

Tenez, je ne vais pas par quatre chemins : voulez-vous.... les mille écus ?

SCARRON.

Oui, avec les quatre cents livres.

GIRAULT.

Oh ! non.

SCARRON.

Mais tu marchandes là.... Sais-tu combien le Cardinal les vend, l'un dans l'autre ?... Quatre mille francs pour lui, et six cents francs pour son secrétaire.

GIRAULT.

Oh !

SCARRON.

Oui, monsieur, c'est un prix fait. ... le Cardinal n'en délivre pas un à moins.

GIRAULT.

Le Cardinal est un peu Juif ; mais....

SCARRON.

Oh ! mais, mais.... adresse-toi à son Éminence, tu verras.

GIRAULT (*réfléchissant.*)

Trois mille quatre cents livres !

SCARRON.

Pas davantage.

GIRAULT.

C'est bien de l'argent !

SCARRON.

C'est à prendre ou à laisser ; je n'en suis pas en peine, il ne me restera pas.

GIRAULT.

Allons, je ne marchande plus. Ce soir, vous aurez les trois mille quatre cents livres.

SCARRON.

Ce soir !... en ce cas-là, je t'invite.... Monsieur le Chanoine, je vous invite à souper.

GIRAULT.

Monsieur, vous me faites honneur.

SCARRON.

A condition que tu viendras dans ton nouvel habit. Je veux voir comment tu le porteras.

GIRAULT.

C'est bien aisé.

SCARRON.

Pas tant, pas tant... cela demande un peu d'étude, et quelques précautions.

Air : *Lise demande son portrait.*

Linge bien blanc, rabat bien fin,
Maintien doux et modeste,
Ton doucereux, regard calin.

GIRAULT.

Je vous entends de reste ;
Allez, monsieur, ne craignez rien.
A vos avis fidèle,
Je vais, pour qu'on me trouve bien,
Vous prendre pour modèle.

(*Il sort.*)

SCARRON.

Ah ! ah !... de l'épigramme, monsieur Girault ! c'est égal.

SCÈNE XVII.

SCARRON *seul.*

Allons, Scarron, mon ami, voilà qui qui va bien. Prendre femme et se débarrasser du petit collet... ma foi, voilà une bonne journée.

Air : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Il est moins gai, sur mon ame,
D'être chanoine qu'époux.
Je vais auprès de ma femme
Passer des momens bien doux :
Chez moi, vraiment nécessaire,
Elle y tiendra désormais
La place de mon bréviaire
Que je ne touchois jamais.

SCÈNE XVIII.

SCARRON, BABET (*d'un air timide et cherchant.*)

BABET (*dans le fond.*)

Je ne vois pas ce monsieur.

SCARRON.

Qu'est-ce que c'est ?

BABET (*sans approcher.*)

Monsieur, c'est moi qui cherche quelqu'un.

SCARRON.

Qui cherchez vous ?

BABET.

Monsieur Scarron.

SCARRON.

C'est moi.

BABET (*examinant Scarron.*)

Oh ! monsieur, je me trompe ; c'est un monsieur Scarron qui se marie, et sûrement monsieur ne se marie pas.

SCARRON.

Pourquoi donc ça, mademoiselle ?

BABET.

Dame ! . . . c'est que. . . Faut que ce soit monsieur vot' frère.

SCARRON.

Je n'ai point de frère.

BABET.

Li a donc un autre Scarron ?

SCARRON.

Il n'y en a qu'un ; c'est moi, et je me marie.

BABET.

En ce cas-là.

Air : *L'autre jour j'étois seulette.*

Excusez, j' vous en conjure,
Si j' vous dérange un p'tit brin ;
C'est d' la part d' monsieur Voiture,
Et de monsieur Sarazin.
Comm' jai l'honneur de les connoître,
Et qui savions que j' cherche un maître ;
Et qu' bentôt j'aurai dix-sept ans,
Ils m'adress't auprès d' vous pour être
La gouvernante d' vos enfans.

SCARRON.

Ah ! les coquins. . . .

BABET.

Oh ! oui, monsieur, j' vois ben qu'i se sont moqués d' moi, et que me v'là sans place.

SCARRON.

Vous pourriez en trouver une plus sûre. Comment vous nomme-t-on, ma petite ?

BABET.

Babet, monsieur.

SCARRON.

Babet ! il est joli ce nom-là ; mais vous

paroissez bien délicate pour vous mettre au service.

BABET.

Monsieur, c'est que j'ai un amoureux qui est plus riche que moi, et que je veux gagner de quoi être aussi riche que lui.

SCARRON.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce Crésus-là ?

BABET.

Air de Lisbeth.

Il a cinquante écus comptant
Qu'il a gagnés au jardinage;
Jusqu'à ce que j'en possède autant,
On diffère not' mariage.
Pour qu'en ménage tout aill' bien,
Sa mère dit, ainsi qu' la nôtre :
Qu'en fait d' santé, d'amour et d' bien,
Faut en avoir autant l'un qu' l'autre.

SCARRON.

C'est vrai : cependant il n'y a pas de règles sans exceptions... Mais, ma chère Babet, vos intentions sont trop honnêtes pour que je ne vous rende pas service. Vous cherchez une place, je me charge de vous en trouver une.

BABET.

Ah ! monsieur..

(On entend des tambours.)

SCARRON.

Quel bruit est-ce là?... Ma mie, revenez

dans une heure, et vous serez satisfaite. (*Les tambours roulent plus fort.*) Encore! (*Il sonne, et Maugin paroît.*)

(*Babet sort.*)

SCÈNE XIX.

SCARRON, MAUGIN.

SCARRON.

Maugin, qu'est-ce que j'entends là?

MAUGIN.

Monsieur, ce sont les tambours de la ville, qui viennent, de la part de monsieur Boisrobert, vous féliciter sur votre mariage.

SCARRON.

Fort bien... Allons, messieurs les rieurs, ne vous lassez point.

(*Les tambours jouent le pas redoublé.*)

Air : *Les Anglais et les Hollandais.*

On tambourine mes amours :
Ah! pour moi quelle gloire!
Vas trouver messieurs les tambours,
Et donne-leur pour boire;
Dis-leur bien que je suis comblé
De leur gaîté discrette;
Mais qu'au lieu du pas redoublé,
Ils battent la retraite.

MAUGIN.

Oui, monsieur. (*Annonçant.*) Monsieur de Villarceaux.

SCÈNE XX.

SCARRON, M. DE VILLARCEAUX.

SCARRON (*à part.*)

Mon rival! .... Ceci n'est pas aussi gai. (*Haut.*) Monsieur de Villarceaux vient-il mêler ses félicitations à celles des tambours de la ville?

M. DE VILLARCEAUX.

Je viens, monsieur, savoir s'il est vrai que vous ayez sur mademoiselle d'Aubigné des vues sérieuses.

SCARRON.

Vous savez bien, monsieur, que le sérieux n'est pas mon genre.

M. DE VILLARCEAUX.

Trève de plaisanteries; l'aimez-vous? oui ou non.

SCARRON.

Oui ou non : vous l'avez dit.

M. DE VILLARCEAUX (*élevant la voix.*)

Monsieur Scarron....

SCARRON.

Ah! ça, mais s'il s'agit d'un duel, vous me prêterez vos porteurs.

M. DE VILLARCEAUX.

Daignez répondre....

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, MÉNAGE.

SCARRON.

Ma foi, mon ami, vous arrivez fort à propos. Vous voyez un rival qui vient me faire querelle, et sans vous, je ne sais pas jusqu'où cela pouvoit aller.

MÉNAGE (*à M. de Villarceaux.*)

Eh ! monsieur, montrez-vous plus raisonnable que lui.

M. DE VILLARCEAUX.

Il ne s'agit point de querelle ; je viens seulement savoir où monsieur en est avec mademoiselle d'Aubigné.

SCARRON.

Belle question ! mais tout le monde le sait, et les tambours ont dû vous en instruire.

M. DE VILLARCEAUX.

Comment ! il seroit possible.....

SCARRON.

Air : *Vive les fillettes.*

L'amour est fantasque,
Nous le savons tous,
Et ce petit masque
Est le roi des fous.

M. DE VILLARCEAUX (*à Scarron.*)

Femme si jolie
Pourroit l'épouser!

MÉNAGE.

Pareille folie
Ne peut s'excuser.

SCARRON.

L'amour est fantasque,
Nous le savons tous,
Et ce petit masque
Est le roi des foux.

ENSEMBLE.

M. DE VILLARCEAUX, MÉNAGE.

Un choix si fantasque
Nous surprendra tous;
Sous un pareil masque
Chercher un époux.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, M.lle D'AUBIGNÉ.

MÉNAGE.

VENEZ, mademoiselle, il est question de vous.

M.lle D'AUBIGNÉ (*à Scarron.*)

Je vous croyois seul.

SCARRON.

Mademoiselle, voilà monsieur de Villarceaux qui prétend qu'un visage comme le mien et une figure comme la vôtre, ne pourront jamais dormir sur le même oreiller.

M. DE VILLARCEAUX.

Il est vrai que j'ai lieu d'être étonné...

M.lle D'AUBIGNÉ (*à M. de Villarceaux.*)

Eh ! de quel droit, monsieur, viendrez-vous blâmer ou approuver le choix que je pourrois faire ?

SCARRON.

Voilà qui est positif.

M. DE VILLARCEAUX (*à M.lle d'Aubigné.*)

Pardon, mademoiselle ; mais je crois que sans trop d'amour-propre, un autre pouvoit se flatter d'obtenir la préférence.

M.lle D'AUBIGNÉ.

Ai-je jamais autorisé la moindre prétention sur ma main, ou sur mon cœur ?

SCARRON.

Vous ne vous attendiez pas à cette réponse? C'est que mademoiselle met à cacher son esprit tout le soin que les autres femmes mettent à montrer le leur.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, NINON.

NINON.

Air : *Intégrité, franchise.*

CHEZ Scarron l'allégresse
Nous conduit chaque jour :

Aujourd'hui la tendresse
Y doit avoir son tour.
(Bas à M. de Villarceaux.)
Je reviens ici
Seconder l'ardeur qui vous presse.
(Bas à M.lle d'Aubigné, lui montrant un papier.)
Vous verrez ceci ;
Tout a pleinement réussi.

TOUS.

Chez Scarron l'allégresse, etc.

NINON.

Il n'y a personne ici de trop. Scarron est le plus grand admirateur de mademoiselle d'Aubigné, Ménage est notre ami à tous, et je puis parler librement. J'arrive de Saint-Maur, où madame de Neuillant m'a donné par écrit son consentement à ce que mademoiselle dispose de sa main, bien sûre que son choix ne peut qu'être digne du nom qu'elle porte. D'après céla, celui qui aspire à ce bonheur, doit s'expliquer sans contrainte. *(Bas à M. de Villarceaux.)* J'espère, monsieur, que vous êtes content de moi?

M. DE VILLARCEAUX.

Enchanté, mademoiselle; mais je prie monsieur Scarron de vouloir bien se charger du remercîment.

NINON.

Plaît-il ?

SCARRON.

Oui, ma chère Ninon, c'est à moi de vous témoigner toute ma reconnoissance.

NINON.

Comment !

SCARRON.

Tous les merveilleux de la cour et de la ville doivent aujourd'hui baisser pavillon devant mon mérite.

NINON (*à mademoiselle d'Aubigné.*)

Que veut-il dire ?

M.lle D'AUBIGNÉ.

Que ni le rang ni la fortune n'ont pu me commander ce que la raison et l'amitié me font faire pour Scarron.

NINON.

Mais songez qu'un amant jeune et riche...

M.lle D'AUBIGNÉ.

Air : *Vaudeville d'Honorine.*

Un jeune amant dans l'opulence,
De m'épouser se flatteroit en vain ;
Je n'ai rien que mon indigence,
Et ma fierté refuseroit sa main. (*Bis.*)

(*A Scarron.*)

J'apporte, en acceptant la vôtre,
Amitié, zèle, attention.
Je serois pauvre pour tout autre,
Mais je suis riche pour Scarron. (*Bis.*)

TOUS.

Oui, sans fortune pour tout autre,
Vous êtes riche pour Scarron. (*Bis.*)

NINON.

Je n'aurois jamais pu deviner un pareil mariage.

MÉNAGE (*à mademoiselle d'Aubigné.*)

Mademoiselle d'Aubigné, avec une pareille ame, vous êtes faite pour les plus hautes destinées.

NINON.

Ménage a raison.

Air : *Pauline, au printems de son âge.*

Puisqu'aujourd'hui d'un choix si rare
La raison vous fait un devoir,
Sans-doute le sort vous prépare
Ce qu'on ne peut encor prévoir ;
Qui sait si, malgré sa puissance,
Un jour, un illustre barbon
N'envîra pas la survivance
De vos tendres soins pour Scarron? (*Bis.*)

(*A Villarceaux.*)

Mon ami, vous n'avez rien de mieux à faire que de prendre la chose gaîment. Ce matin, je vous ai donné, je pense, un assez bel exemple.

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, GIRAULT, UN NOTAIRE.

GIRAULT (*bas à Scarron.*)

J'ARRIVE avec mon argent et le Notaire apostolique.

SCARRON.

Ah ! ah ! (*Il l'examine des pieds à la tête.*) Fort bien. Mesdames, je vous présente monsieur l'Abbé. (*Tout le monde salue.*)

MÉNAGE.

Eh ! c'est ce coquin de Girault !

TOUS.

Girault !

SCARRON.

Chanoine de ma façon.

MÉNAGE.

Je te remercie de m'en avoir débarrassé.

GIRAULT.

Trop heureux si je pouvois un jour mériter la confiance de ces dames !

NINON.

Monsieur le Chanoine, si jamais je donne la mienne à quelqu'un de votre état, vous aurez la préférence.

SCARRON.

Monsieur le Notaire apostolique, vous faites des contrats de mariage ?

LE NOTAIRE.

Je fais de tout, monsieur.

SCARRON.

Vous allez faire le nôtre.

LE NOTAIRE (*à une table.*)

A l'instant... La future est....

SCARRON.

Mademoiselle d'Aubigné.

LE NOTAIRE (*écrivant.*)

Que reconnoissez-vous à l'accordée?

SCARRON.

Ce que je lui reconnois?

Air : *L'amour galant, c'est son ouvrage.*

Elle m'apporte en mariage,
D'abord, deux grands yeux fort mutins;
Ajoutez un très-beau corsage,
Une paire de belles mains,
Un cœur pur, une ame excellente
Et quatre bons louis de rente:
Mais le plus flatteur à mon gré,
C'est ce que personne ici ne lui conteste;
Beaucoup d'esprit, que je ferai
Mieux valoir que le reste.

LE NOTAIRE (*écrivant.*)

Quel douaire lui assurez-vous?

SCARRON.

L'immortalité. Le nom des femmes des rois meurt avec elles, celui de la femme de Scarron vivra éternellement.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, MAUGIN, BABET.

MAUGIN.

MONSIEUR, cette jeune fille à qui vous avez dit de revenir....

SCARRON (*à Babet.*)

Tout-à-l'heure, ma petite....

LE NOTAIRE.

Ces messieurs signent-ils ?

SCARRON.

Tout le monde signe...Et toi aussi, Maugin.

MAUGIN.

Moi, monsieur !

SCARRON.

Oui, mon ami : mon mariage ne te fait pas peur ? tu serviras bien ma femme, n'est-ce pas ?

MAUGIN.

Oui, monsieur, s'il plaît à dieu.

M. DE VILLARCEAUX (*à qui l'on présente le contrat à signer.*)

J'espère que j'en suis dispensé.

NINON (*à M. de Villarceaux.*)

Vous avez de l'esprit...Signez ce contràt-là.

M. DE VILLARCEAUX.

Mais....

NINON.

Signez, vous dis-je. (*Il signe.*)

SCARRON (*à Girault.*)

A nous deux.

GIRAULT (*lui remettant l'argent.*)

Voici votre affaire : la somme est en or.

SCARRON.

Tant mieux. (*S'adressant à Babet.*) A vous, ma petite. Madame Scarron, voici mademoiselle Babet que messieurs Voiture et Sarrazin m'ont adressée pour être la gouvernante de nos enfans. (*A Babet.*) Ma bonne amie, comme je pourrois vous faire attendre un peu trop long-temps, je vous établis la gouvernante des vôtres.

BABET.

Des miens !

SCARRON.

Air : *On ne rit plus, on ne boit guère.*

Pour vous faire entrer en ménage,
Il vous manquoit cinquante écus ;
Pour le trousseau du mariage,
En voici cinquante de plus.

BABET.

Ah ! monsieur, comment reconnoître....

SCARRON.

Allez, que votre hymen produise,
Priez qu'il m'en advienne autant.
Mais en passant,
Dites pourtant
A ces messieurs d'un esprit si plaisant :
Scarron est sage, quoi qu'on dise,
Car il place bien son argent.

TOUS.

Scarron est sage, quoi qu'on dise,
Car il place bien son argent.

NINON (*à M. de Villarceaux.*)

Vous me restez, monsieur... vous voyez que ce n'est pas ma faute.

M. DE VILLARCEAUX.

Après ce qui s'est passé, puis-je encore me flatter....

NINON.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

J'aurai toujours même tendresse,
Ma constance vous le promet.

MÉNAGE (*à M. de Villarceaux.*)

Si vous doutez de sa promesse,
Elle vous fera son billet.

M. DE VILLARCEAUX.

Sa parole vaut mieux : d'ailleurs, monsieur de la Châtre ne me le conseilleroit pas.

SCARRON.

Maugin, fais-nous servir.

MAUGIN.

Dans l'instant, monsieur.

SCARRON.

Allons, mes amis.

VAUDEVILLE.

MÉNAGE.

Air : *Des tricotets.*

Venez chanter et rire
Avec ma femme et Ninon.

CHOEUR.

Allons chanter et rire
Avec sa femme et Ninon.

SCARRON.

La gaîté, l'esprit, la raison,
Désormais vont à l'unisson
Habiter ma maison.

CHŒUR.

La gaîté, l'esprit, la raison,
Désormais vont à l'unisson
Habiter sa maison.

SCARRON.

Chacun voudra s'inscrire
Pour les soupers de Scarron.

CHŒUR.

Chacun voudra, etc.

NINON (*à mademoiselle d'Aubigné.*)

Souvent pour le nœud conjugal
On choisit mal :
Quant à vous, dans ce doux lien,
Vous voyez bien.
Point d'erreur, point de surprise,
De méprise ;
Vous épousez un esprit
Et tout est dit.

M.lle D'AUBIGNÉ.

De ce choix j'ai lieu d'être contente,
Et mon cœur ne desire plus rien :
De Scarron si je remplis l'attente,
Son bonheur fera toujours le mien.

MAUGIN.

Je suis tout réjoui,
Oui ;
C'est de votre heureux mariage,
Le plaisir
Vient vous saisir,
Et le plaisir
Peut vous guérir.
De sa main une belle Dame
A votre flâme
Fait le don.
Que de bons amis dans la maison
Viendront à foison
Pour y voir la femme
De monsieur l'abbé Scarron !

MÉNAGE.

De la folie
Enfant et digne appui,
De la folie
Tendre et fidèle ami,
Mainte folie
Scarron fit jusqu'ici :
Mais la plus jolie,
Est celle d'aujourd'hui.

CHOEUR.

De la folie, etc.

SCARRON.

Venez chanter et rire
Avec ma femme et Ninon.

CHOEUR.

Allons chanter, etc.

SCARRON (*au Public.*)

Vous, ici, songez que Scarron
Met sous votre protection
Et sa femme et Ninon.

CHŒUR.

Vous, ici, etc.

SCARRON.

Venez, venez sourire
A la noce de Scarron.

CHŒUR.

Venez, venez sourire
A la noce de Scarron.

FIN.

AVIS.

Les contrefaçons multipliées des Pièces de Théâtre des *Auteurs du Vaudeville*, étant poussées à leur comble, nous prévenons le public qu'elles seront dorénavant accompagnées de la griffe de leur imprimeur, qui se réserve de poursuivre devant les tribunaux, la loi à la main, les auteurs de cette infraction portée à la propriété sacrée de la pensée.

Mignerets

Barré, Pierre Yves
Le mariage de Scarron